Prêtre à l'heure des bouleversements politiques en Russie

Kathy Rousselet

▶ **To cite this version:**

Kathy Rousselet. Prêtre à l'heure des bouleversements politiques en Russie. Revue d'Etudes Comparatives Est-Ouest, 2011, 42 (3), pp.163-187. 10.3917/receo.423.0163 . hal-03461426

HAL Id: hal-03461426

https://sciencespo.hal.science/hal-03461426

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue d'études comparatives Est-Ouest, 2011, vol. 42, n° 3, pp. 163-187

Prêtre à l'heure des bouleversements politiques en Russie

Kathy ROUSSELET

Directrice de recherche, Science Po, Centre d'études et de recherches internationales, associée au CERCEC
(kathy.rousselet@me.com)

Résumé : De nombreuses études ont été consacrées aux évolutions de l'Église orthodoxe russe à la suite de la nouvelle législation sur les cultes en Union soviétique puis en Russie. En revanche, on n'a guère travaillé sur le mode d'appréhension par les acteurs religieux eux-mêmes des bouleversements sociopolitiques des années 1980-90. Le propos de cet article, fondé sur une enquête qualitative effectuée entre 2008 et 2011, est de changer d'échelle pour comprendre autrement cette période de transformation. Il s'agit, en particulier, de saisir dans quelle mesure les événements politiques, considérés comme des moments de rupture dans l'histoire nationale de la Russie, ont accompagné ou provoqué la naissance des engagements religieux. Il s'agit également de voir comment les prêtres, inscrits dans des familles spirituelles, ont vécu ces bouleversements, comment leur engagement religieux s'articule, ou non, avec l'histoire politique du pays.

Mots-clés : Russie, histoire des religions, Église orthodoxe, représentants religieux.

On a beaucoup écrit sur les transformations de l'Église orthodoxe russe à la suite de l'évolution de la législation sur les cultes en Union soviétique puis en Russie (voir, par exemple, Knox, 2005 ; Mitrokhin, 2004). Ces recherches montrent que les vocations à la prêtrise ont fortement augmenté et que la vie même de ceux qui étaient prêtres pendant la période soviétique a considérablement changé sur le plan institutionnel. En revanche, on n'a guère travaillé sur le mode d'appréhension par les uns et les autres des bouleversements sociopolitiques des années 1980-1990.

L'enquête présentée dans cet article poursuit plusieurs objectifs. Le propos est de changer d'échelle pour comprendre autrement les événements passés. En effet, « faire varier la focale de l'objectif, ce n'est pas seulement faire grandir (ou diminuer) la taille de l'objet dans le viseur, c'est en modifier la forme et la trame. Ou, pour recourir à un autre système de références, jouer sur les échelles de représentation en cartographie ne revient pas à représenter une réalité constante en plus grand ou en plus petit, mais à transformer le contenu de la représentation (c'est-à-dire le choix de ce qui est représentable) » (Revel, 1996, p. 19). Il s'agit, en particulier, de comprendre dans quelle mesure les événements politiques, considérés comme des moments de rupture dans l'histoire nationale de la Russie, ont accompagné ou provoqué des ruptures biographiques, et plus précisément la naissance des engagements religieux. Il s'agit également de saisir comment les prêtres ont vécu ces bouleversements, comment l'engagement religieux a eu prise sur l'histoire politique.

Les jalons de la vie des prêtres sont multiples. Cependant, pour toutes les personnes interrogées, la fin des années 1980 et la décennie suivante marquent, d'une façon ou d'une autre, un changement dans leur vie. Ces jalons désignent des modes d'engagements divers : certains prêtres pensent leur engagement au rythme même des transformations politiques ; d'autres les vivent au rythme des transformations religieuses. Il est cependant difficile de distinguer au cœur de ces engagements le religieux et le politique ; les engagements ont tous pour but d'œuvrer pour le développement de l'Église et ils sont tous inscrits, d'une façon ou d'une autre, dans la cité politique. Ils ont ainsi un caractère éminemment hybride. En outre, comme le souligne Ruth Marshall, « dans la mesure où le religieux, comme le politique, constitue une forme d'imaginaire institué qui gouverne l'accès au monde, on ne peut pas *a priori* séparer la forme religieuse de la forme politique. Les deux imaginations religieuse et politique entraînent une mise en scène des relations entre le soi et l'autre et permettent l'élaboration des notions de justice, d'autorité, de pouvoir, de temps, d'histoire et d'ultime

vérité. » (Marshall, 2008, p. 8 ; cité par Zambiras, 2010, p. 18). Seuls varient les répertoires d'action et la signification donnée aux événements.

Cette étude se fonde sur treize entretiens semi-directifs[1] avec des prêtres dans différentes régions de Russie (Moscou, régions de Krasnodar, Kalouga, Ekaterinbourg) entre 2006 et 2011. Elle est complétée par des éléments biographiques publiés qui reprennent, pour la plupart, de façon plus précise des propos recueillis dans les entretiens[2]. Dans un contexte de recherche, où les personnes interrogées préfèrent souvent ne pas livrer d'informations personnelles, l'échantillon des personnes interviewées s'est constitué au gré de relations d'interconnaissance. Nous avons pourtant veillé à suivre les parcours de prêtres d'origines diverses : l'un est fils de prêtre, l'autre est engagé dans la vie religieuse depuis son jeune âge même s'il n'est devenu prêtre que tardivement, d'autres se sont convertis dans les années 1960-1970 ou encore au moment de la perestroïka, voire plus tard ; les dates d'entrée dans la prêtrise diffèrent également : certains sont devenus prêtres pendant la période soviétique, d'autres à la fin du soviétisme ou après 1991.

En outre, nous avons eu le souci de présenter des prêtres appartenant à des familles spirituelles différentes. L'historien Nikolaï Mitrokhin distingue ainsi au moins deux grands groupes. D'une part, les membres de la Laure de la Trinité-Saint-Serge qui considèrent que le salut ne peut être atteint qu'au sein du monde clos du monastère ou de la paroisse, par un respect strict de la tradition. D'autre part, les « Pétersbourgeois », prêtres ordonnés par le métropolite Nikodim Rotov dans les années 1965-1966 qui appellent, pour les uns, au développement de l'activité pastorale et à une ouverture à l'Occident et, pour les autres, à un engagement social et politique en coopération avec l'État. Ces familles spirituelles définissent ainsi des modes d'engagement spécifique au monde. S'agissant des régions dans lesquelles l'enquête a été effectuée, elles sont elles aussi très variées ; l'intensité de la vie à la fois religieuse et politique est beaucoup plus forte

1. Certains des entretiens, effectués dans le cadre d'un programme international de coopération scientifique (CNRS-RGNF) en 2008-2010 sur les paroisses orthodoxes en Russie, portaient à la fois sur les itinéraires biographiques des prêtres et sur divers aspects de la vie paroissiale. D'autres, effectués en 2010 et 2011, ont porté exclusivement sur le rapport des prêtres aux événements de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Nous avons repris, par ailleurs, des éléments d'entretiens réalisés auprès de prêtres dans le cadre de recherches antérieures. Ces entretiens révèlent la mise en récit, subjective, de parcours de vie et d'engagements, mais donnent aussi des éléments généraux de contexte. Voir Beaud,1996. Cette recherche a été rendue possible grâce aux financements du CNRS, du Centre franco-russe en sciences sociales et humaines de Moscou et de Sciences Po. Je remercie Silvia Serrano et Detelina Totcheva pour leurs remarques sur une première version de cet article.
2. Il s'agit en particulier des biographies de Mikhaïl Ardov et d'Innokenti Pavlov, consultées à leur demande.

à Moscou que dans la région de Krasnodar, au cœur de la ceinture rouge ; les temps du changement sont, par ailleurs, différents[3].

1. Les facteurs déterminants de la vie religieuse à la fin du soviétisme et au début des années 1990

Notre propos n'est pas ici de reprendre la riche histoire de l'Église orthodoxe dans les années 1980. Il s'agit, en revanche, de voir, à partir des récits de vie de ceux qui sont entrés dans l'Église et/ou qui sont devenus prêtres à la fin du soviétisme ou au début des années 1990, comment les événements de cette décennie et le contexte politique sont dits avoir, ou non, contribué à la bifurcation biographique que représentent ces étapes religieuses, et quels sont les facteurs qui déterminent le désir du baptême, l'entrée dans la vie religieuse active (*vocerkovlenie*) ou dans la prêtrise.

Il est de fait difficile de répondre à cette question, tant les personnes interrogées ont souvent des difficultés à dater précisément leur « conversion », voire leur baptême, et à expliciter d'éventuels facteurs de causalité. Celle-ci, marquée par l'expression « *ja prišel k Bogu* » – « je suis venu à Dieu » –, est le plus souvent présentée comme le fruit du hasard de la rencontre ou de la lecture, de l'imprévu, du « miracle » et surtout du dessein impénétrable de Dieu. Dans la mise en récit de leur chemin vers Dieu, les personnes interrogées expriment également souvent l'idée qu'elles ont toujours cru, sans vraiment le savoir. Elles évoquent un baptême semi-clandestin à l'initiative d'une grand-mère, même si aucune pratique religieuse régulière n'a, en général, suivi. La fréquentation plus régulière de l'Église, souvent datée de la seconde moitié des années 1980, ne serait qu'une forme de conscientisation. Bien plus, pour certains croyants, les processus actuels d'identification religieuse ne seraient que le prolongement de formes d'identification plus anciennes, inscrites dans la sphère privée et qui acquièrent aujourd'hui une nouvelle légitimité. On retrouve là une des logiques de la conversion distinguées par Danièle Hervieu-Léger (2001) : la conversion constitue une « redécouverte » de sa propre identité[4].

Ces processus d'identification religieuse s'inscrivent sans nul doute dans un contexte de délitement des liens sociaux et d'affaiblissement de l'ensemble des institutions. Les sociétés post-soviétiques se rapprochent en cela des sociétés occidentales modernes. Mathijs Pelkmans, qui vient d'éditer un ouvrage sur les conversions dans l'espace post-soviétique, sou-

3. Nous ne donnerons que les noms de prêtres qui sont intervenus par ailleurs dans les médias ou qui ont donné leur accord.

4. Loïc Le Pape souligne ce même paradoxe : « dans tous les récits de conversion on retrouve une façon d'insister sur l'importance du changement que représente la conversion qui vient entrer en résonance avec le second type d'argumentation, qui fait de la conversion la suite logique d'un parcours et la minimisation complète du changement » (2010, p. 215).

ligne ainsi : « La conversion se produit en général dans des conditions de détresse sociale, lorsque les réseaux sociaux et les structures institutionnelles perdent leur force ou s'effondrent. Les sociétés contemporaines qui connaissent le plus fort taux de conversions sont le plus souvent celles où les grands projets de modernisation sont en déroute ou sont dépassés par les effets déstabilisateurs du capitalisme global. » (2009, p. 5) Plus précisément, c'est sur fond de disparition de l'idéologie soviétique comme facteur d'identification sociale et politique, mais également de catastrophes naturelles[5] et de crise économique que se sont multipliées les conversions. À la fin des années 1980, le religieux apparaît comme signe de la démocratisation, de l'émergence de nouvelles vérités et dans une certaine mesure de l'avènement du relatif, qui rompt avec le système de pensée clos de la période soviétique. Le discours éthico-religieux d'affirmation de l'individu est très présent dans l'espace public naissant, le religieux étant bien souvent pensé en dehors des traditions ecclésiales, et notamment de la tradition orthodoxe. À cette époque, le religieux est appelé à marquer une rupture, un retour vers la morale. La conversion peut alors s'inscrire de façon claire dans la chronologie institutionnelle. Dans le témoignage du P. K., né en 1966, le rejet du communisme est présenté comme le point de départ d'une quête spirituelle. Né de « parents honnêtes avec de forts principes moraux », il dit avoir toujours aspiré à la justice et lorsqu'il a pris conscience au moment de la perestroïka que les idéaux communistes étaient « mensongers (*ložnye*) », il s'est mis à chercher autre chose. Son cheminement fut tortueux et c'est le coup d'État de 1991 qui lui apparaît comme la raison ultime de sa décision de demander le baptême :

> *« Une des dernières choses qui m'aient finalement décidé, c'est le coup d'État d'août. Je ne voulais vraiment plus construire à nouveau le communisme. Et toutes ces souffrances qui l'ont accompagné. Et c'est alors que je me suis dit que je serais baptisé, même si j'y pensais depuis longtemps. J'ai reçu le baptême en septembre de cette année-là, le 25. »*[6]

De façon générale, le contexte institutionnel a très largement favorisé l'augmentation des baptêmes adultes et des (re)conversions. L'ouverture des lieux de culte et la célébration du millénaire du baptême de la Rous en 1988 ont donné à l'Église orthodoxe, officiellement reconnue, une nouvelle visibilité. Quant à la loi sur la liberté de conscience d'octobre 1990, d'esprit libéral, elle a provoqué une augmentation de l'offre religieuse. Plus encore que d'événements politiques ou religieux, les récits de prêtres sont jalonnés de lectures, de rencontres avec des personnes particulièrement pieuses, des prêtres ou des *starcy* qui les ont marqués par leur comportement et leurs pensées spirituelles. C'est que devenir croyant signifie avant tout

5. La catastrophe de Tchernobyl, le dessèchement de la mer d'Aral et les tremblements de terre provoquent une multiplication des prophéties sur la fin des temps.
6. Entretien de l'auteur avec le P. K., région de Krasnodar, 13 octobre 2009.

entrer dans une tradition de croyances (Hervieu-Léger, 1993). Ce sont ces lectures et ces rencontres qui sont considérées dans les entretiens comme les sources de questionnement sur soi et les moments de véritable tournant biographique. Ce sont aussi elles qui déterminent largement le rapport au monde et les modes d'engagement que ces prêtres vont vivre dans les années suivantes. Déjà, dans les années 1970, période de « romantisme » pour de nombreux acteurs religieux, on comptait parmi les vecteurs de conversion un sermon entendu par hasard dans une église de village lors d'une excursion[7], les quelques ouvrages religieux qui circulaient sous le manteau, des œuvres littéraires comme le Docteur Jivago et le Maître et Marguerite, des émissions de radios occidentales[8], paradoxalement des ouvrages d'athéisme scientifique, la parole de quelques prêtres (comme celle du Père Dimitri Doudko), des séminaires clandestins. Le développement, au gré de la perestroïka, de la littérature religieuse en tout genre, les articles sur la religion dans les revues les plus variées et la parole de certains prédicateurs à la télévision – comme, par exemple, le Père Alexandre Men – ont joué, de la même façon, un rôle important dans les premières étapes de socialisation religieuse à la fin des années 1980.

La fin des années 1980 et le début des années 1990 sont ainsi le temps de cheminements spirituels erratiques. Dans un contexte d'ignorance religieuse, on passe indifféremment de l'astrologie aux religions orientales, au catholicisme (symbole pour certains du retour à la civilisation – pour reprendre les expressions du début des années 1990), au protestantisme et à l'orthodoxie. En arrière-fond, l'orthodoxie est, en règle générale, présentée comme la religion traditionnelle, même si l'expression n'est pas utilisée.

> *« Je ne connaissais rien de l'orthodoxie. Et vers le début des années 1990, quand on a vu arriver en Russie toutes sortes de protestants, ces protestants ont commencé à chercher à m'attirer à eux. Mais pour une raison que j'ignore je ne voulais pas entrer dans leur église, même s'ils me disaient qu'il n'y avait pas de différence particulière entre l'orthodoxie et (eux) : nous croyons tous en Dieu, nous lisons tous la Bible. Je leur ai répondu : "vous savez, je ne m'y connais pas bien. Je parlerai avec des orthodoxes. S'il n'y a effectivement pas de différence, nous pourrons discuter. Mais s'il y a une différence je serai du côté des orthodoxes." »*[9]

La religion qui paraît si évidente au Père D., né au début des années 1970 dans une famille pourtant non croyante, est bien l'orthodoxie. Mais, dans les années 1990, elle ne s'impose pas avec la même force qu'aujourd'hui, d'autant que l'Église orthodoxe russe est à ce moment-là fortement critiquée pour sa compromission avec le régime soviétique.

7. *Pravoslavnaja obščina*, n° 37, 2e récit, p. 23
8. La BBC, la Voix de l'Amérique, mais aussi des émissions protestantes.
9. Entretien de l'auteur avec le P. D., région de Kalouga, 31 octobre 2008.

Les futurs prêtres rencontrés se sont ainsi souvent nourris de religions autres que le christianisme orthodoxe avant d'entrer définitivement dans l'Église. Le Père M., né en 1971, tractoriste devenu prêtre à la fin des années 1990 dans la région de Krasnodar, a été marqué par la lecture, au cours de son service militaire de 1989 à 1991, du livre *La vie après la vie de Raimond Moody*. Après l'armée, il lit, comme d'autres, toutes sortes de livres, passe par l'astrologie, et c'est sa rencontre avec une femme pieuse orthodoxe qui le conduit sur le chemin de la foi orthodoxe[10]. Le Père K., originaire lui aussi de la région de Krasnodar, précédemment cité, s'est longtemps demandé s'il devait demander le baptême et faire un choix religieux. Il a hésité entre l'Association internationale de la Conscience de Krishna (dans laquelle il n'est pourtant pas entré, même si les livres du mouvement l'intéressaient) et l'Église orthodoxe. Son père, non croyant, ayant à l'égard de l'Église « une attitude très prudente, voire même, si on peut dire, négative » lui aurait dit : « Si tu décides de choisir une religion, choisis le moindre mal. Entre dans l'Église russe, puisque tu es russe ». Lui, au contraire, était « persuadé, à tort bien sûr, que toutes les religions se valaient »[11]. Sans que lui-même ne puisse établir le lien entre les deux, on peut se demander si ce cheminement tortueux n'explique pas en partie qu'il s'occupe aujourd'hui de la lutte anti-sectes dans sa ville ; cet ancien professeur de physique enseigne désormais au séminaire l'histoire des religions et celle des sectes (*sektovedenie*), ainsi que l'histoire des religions dans plusieurs établissements supérieurs. Le Père K. indique encore un autre jalon : au début de la perestroïka, il avait lu un article publié dans la revue *Junost'* au sujet de la princesse martyre Elizaveta Fedorovna Romanova ; les circonstances de son assassinat, le fait qu'ayant évité la mort sur le coup, elle ait soigné jusqu'au bout ceux qui avaient été jetés avec elle dans un puits de mine à Alapaevsk, qu'elle les ait consolés en chantant des cantiques et que les paysans des environs aient entendu des « chants de chérubins venus des profondeurs de la terre », l'ont très durablement marqué ; le fait qu'une partie des grenades lancées par les bolcheviks n'aient pas explosé lui est même apparu alors comme un miracle, alors qu'il n'était pas encore baptisé. En ce temps de la perestroïka, le désir d'un retour à la Russie pré-révolutionnaire, « en grande partie utopique », signifiait pour cet homme qui voulait se libérer des principes communistes un rejet de ceux-ci, et la famille impériale symbolisait la Russie.

Dans ce contexte d'augmentation des possibles, certaines rencontres ont plus de poids que d'autres. Les moines, comme gardiens de la Tradition et pourvoyeurs de conseils, ont ainsi souvent eu une place importante dans les cheminements des futurs prêtres. Dans la seconde moitié des années1980,

10. Entretien avec le P. M., région de Krasnodar, 9 octobre 2009.
11. Entretien avec le P. K., région de Krasnodar, 13 octobre 2009.

alors que la liberté religieuse n'est pas encore pleinement acquise[12], les monastères sont, en outre, perçus comme des lieux qui échappent au contrôle de l'État. Ainsi, pour Veniamin Vladimirovitch Simonov (également higoumène Filipp), né en 1958 et devenu moine en 1992, la Laure semble avoir assez tôt joué un rôle dans sa vie de chrétien. Ayant grandi dans une famille de fonctionnaires soviétiques, il a été baptisé petit et initié à la religion par sa grand-mère. Il se souvient être allé à l'église à 11 ans, puis seul, à partir de la 8e classe. « En 8e classe, je suis allé à la Laure, et à partir de ce moment-là, j'ai commencé à aller plus ou moins régulièrement à l'église. »[13] La fréquentation du monastère Saint-Daniel à la fin des années1980 représente le véritable début de son itinéraire spirituel :

> *« Nous comprenions très bien que, dans chacune des paroisses, nous étions sous le contrôle de l'État… Nous n'avions pas ce sentiment de danger au monastère. C'est là que je suis allé me confesser pour la première fois, c'est là que j'ai communié de façon parfaitement consciente… Les premiers moines venaient de la Laure de la Trinité Saint Serge, et c'est là que j'ai eu ma première expérience de véritable communion spirituelle. »*[14]

Ces moines l'ont ensuite guidé vers la Laure elle-même et vers celui qui fut son directeur spirituel jusqu'à sa mort (« un homme qui, non seulement raisonne bien, mais qui, en plus, sait très bien de quoi il parle, et le sait avant même que tu lui poses la moindre question… Mes dernières confessions auprès de lui consistaient à aller le voir, à m'asseoir auprès de lui et à attendre de voir ce qu'il allait me dire. Nous ne tenions pas de conversation.»[15]). L'historienne Ksenia Sergazina reprend, quant à elle, le récit d'un prêtre actuellement en charge d'une paroisse à Frjazino, dans la région de Moscou. Mikhaïl Gerasimov, né en 1949, a été ordonné prêtre en 1993, après avoir été ingénieur en chef d'une usine et écrit une thèse. Soucieux de la renaissance de la culture religieuse, il considère que celle-ci implique le retour à la piété ancienne antérieure au Raskol[16] et au type de société du début du XXe siècle. Sa rencontre avec une moniale de grand habit a été pour lui déterminante.

> *« Au début de l'année 1991, dès l'ouverture de l'église de la Trinité, les offices ont commencé à y être célébrés et la Mère Kornilia venait y assister,*

12. « C'était une époque particulière. C'était avant 1991 et après 1988 ; l'Union soviétique ne s'était pas encore effondrée et il n'y avait pas encore un tel renouveau spirituel. Il y avait un afflux de gens dans les églises pour des baptêmes, les gens venaient à la liturgie. Mais en même temps, nous étions encore dans le système soviétique ; il y avait encore les salariés du Conseil aux affaires religieuses, il y avait encore le KGB, qui nous rendait régulièrement visite et discutait avec nous. » (P.A., région de Kalouga)
13. Entretien avec le Père Veniamin, le 1er mars, à Moscou.
14. *Ibid*.
15. *Ibid*.
16. Schisme au sein de l'Église orthodoxe russe dû à l'introduction des réformes du patriarche Nikon au XVIIe siècle.

c'est là que je l'ai vue la première fois. Pour nous, les nouveaux convertis, l'apparition d'une moniale de grand habit était très étonnante… Il était utile pour tout le monde de s'entretenir avec elle. Elle nous imposait à tous, jeunes et moins jeunes, le service de l'autel comme acte d'obéissance [poslušanie]. *Pour moi, venu du monde laïque à l'église pour des travaux de restauration, ce fut l'un des principaux facteurs qui m'ont amené véritablement à la foi et au sacerdoce. »*[17]

Les récits des prêtres révèlent enfin, sur fond de libéralisation religieuse et politique, les nouvelles possibilités de carrière qui leur sont offertes, mais également les obstacles et les façons de les contourner. Nombreux sont les laïcs serviteurs de l'Église, interdits de prêtrise pendant la période soviétique, qui deviennent prêtres ; nombreux sont aussi ceux qui reçoivent une paroisse sans aucune formation religieuse ; les séminaires se remplissent et changent d'atmosphère[18]. Pourtant, les récits décrivent aussi des parcours plus tortueux et révèlent la place des relations interpersonnelles et de l'imprévu. Ainsi, le Père N., baptisé en 1978 et devenu servant d'autel en 1983 dans une paroisse moscovite, engagé dans des actions de dissidence religieuse, raconte avec humour un épisode décisif pour son avenir de prêtre :

« Je n'ai pu être ordonné prêtre qu'en 1988, lorsqu'il y a eu un premier assouplissement [de la politique religieuse]. *Le souvenir de tout cela reste très joyeux : on a fait boire le responsable aux affaires religieuses et il a donné son autorisation, si l'on peut dire. Puis, il s'est réveillé. Enfin, dans tout cela, il y a le dessein de Dieu. En tout cas, il a donné son autorisation. Il a dit : "Je n'ai plus qu'une semaine avant la retraite, je ne crains rien. Où est votre Moscovite ?"* […] *Puis, il s'est réveillé, il s'est mis à nier et il a dit : "Je n'ai rien écrit". Mais on lui a répondu que le télégramme avait été envoyé et que la personne allait arriver. Il a alors répondu : "Bon, d'accord. Mais qu'il ne soit prêtre qu'à la campagne, qu'on ne le voie pas à la ville." Et je n'ai jusqu'à présent pas enfreint son vœu. Je ne vis qu'à la campagne. »*[19]

17. *Skhimonakhinija Kornilja*, 2003, pp. 45-46, cité par Sergazina, 2005.

18. Tel est le témoignage du père S. de Moscou : « Entrent alors au séminaire non pas 20 personnes par an, mais 120. Et on a vu arriver beaucoup de gens ayant déjà reçu une éducation non religieuse, des gens préparés, qui avaient une réflexion philosophique. C'était une tout autre génération de personnes. Bien sûr, il y avait des néophytes, qui venaient tout juste d'entrer dans l'Eglise, qui n'étaient pas conscients de leur vocation, de leur place dans l'Eglise. Pour beaucoup, c'était une période de quête de Dieu (*bogoiskatel'stvo*), mais c'était une nouvelle génération… L'atmosphère au séminaire a immédiatement changé ; plus de la moitié des gens étaient des nouveaux venus… Le niveau des étudiants obligeait les enseignants à faire des cours de bon niveau. Avant, ceux qui entraient au séminaire, c'étaient des braves gens, venant avant tout d'Ukraine, de petites villes, ils étaient issus de familles modestes, ils avaient fait leur service militaire et étaient habitués à la discipline. Et tout a changé. On s'est mis à poser des questions, on nous donnait des réponses… (Entretien avec le Père S., 25 février 2011, Moscou).

19. Entretien avec le Père N., Moscou, 18 juillet 2006.

1988 marque aussi un changement majeur pour le Père A. Celui-ci, né en 1963 dans une famille de l'intelligentsia moscovite, a découvert la foi à l'âge de douze ans et s'est nourri tant de l'écoute des radios occidentales que des séminaires clandestins. Pour lui, comme pour d'autres de son milieu, il reste encore difficile d'entrer au séminaire ; en effet, à cette époque sont admis à Moscou essentiellement des fils d'ouvriers ou de paysans. Il est alors gardien dans une église et servant d'autel dans une autre. Comme plusieurs de ses amis, il décide de partir en province où l'on manque plus particulièrement de prêtres. Inspiré par un séjour à Optina Pustyn, il écrit une requête à l'évêque de Kalouga afin d'être accepté dans son éparchie. Il attendra un an la réponse, se déplacera deux fois à l'éparchie, avant de recevoir une paroisse[20]. Un prêtre de Moscou, lui aussi issu de l'intelligentsia, explique les difficultés qu'il a rencontrées à entrer au séminaire, puis comment peu à peu les choses ont basculé pour lui. Afin d'éviter le service militaire, il entre dans un institut technique, puis de 1988 à 1989, il travaille comme adjoint au bibliothécaire à l'administration de l'Église au Patriarcat de Moscou. « Et il est déjà un homme du sérail (*kak svoego*) » lorsqu'il est accepté au séminaire.

2. L'engagement pour une transformation du régime et de l'Église

La fin du soviétisme, par les transformations institutionnelles, l'ouverture d'un certain espace public et la multiplication des rencontres, est propice au changement de vie et à la naissance de nouveaux engagements. Pour une partie des prêtres et futurs prêtres, l'engagement s'envisage de façon globale. À la fin des années 1980, les groupes informels religieux se multiplient. Ils appellent à des changements dans l'Église, cherchent à redéfinir le rôle de l'Église dans la société, et enfin, certains d'entre eux, veulent une transformation de la société dans une perspective dite « démocratique » ou patriotique[21]. Beaucoup sont convaincus que le renouveau de l'Église ne peut se faire sans une transformation du régime politique. C'est lorsqu'elle pourra s'autogérer et qu'elle ne sera plus liée au Conseil aux affaires religieuses que l'Église pourra se lancer dans un mouvement de

20. Entretien avec le P. A., région de Kalouga, 28 octobre 2008.

21. Le père Steniaev crée ainsi à l'automne 1988 un groupe nommé « *Vozroždenie* » (Renaissance), de tendance slavophile, qui considère que la renaissance du peuple russe va de pair avec la renaissance de l'Église orthodoxe. Un autre mouvement, sans doute proche de l'Église des catacombes, fait circuler en 1988 un « Projet de programme de la fraternité orthodoxe russe pour le salut de la patrie », qui appelle à l'évangélisation de la Russie afin qu'elle retrouve sa pureté morale et spirituelle. D'autres mouvements encore se déclarent tout autant politiques que religieux : c'est le cas de l'« Union patriotique chrétienne » pour le salut spirituel et biologique du peuple, fondée par Vladimir Osipov fin 1988 ou l'« Union démocrate chrétienne de Russie » née début août 1989 à l'initiative d'Alexandre Ogorodnikov.

restauration des principes conciliaires[22] affirmés lors du Concile de 1917-1918 (Aver'janov, 1989).

2.1. Œuvrer à la transformation globale

Dans le nouveau contexte pluraliste, le prêtre peut être appelé à soutenir des candidats à la députation. De nouvelles relations s'instaurent au niveau local entre les prêtres et l'administration. Le Père I., ami de l'actuel patriarche Kirill, explique ainsi son engagement dès sa deuxième année de prêtrise, en 1989, dans l'*oblast'* d'Omsk.

« Et j'ai eu ma première paroisse précisément en 1988, au moment du millénaire du baptême de la Russie.[…] *J'y suis resté de 1988 à 1992.*

1989, ce fut la campagne électorale ; on élisait les députés de la RSFSR. Et le premier secrétaire du rajkom du parti, c'était dans l'oblast' d'Omsk, m'invite chez lui. Et il me dit : "Père I., on me propose de présenter ma candidature à la députation de la RSFSR. Qu'est-ce que tu en penses ?". Je lui dis : "J'y suis favorable". Et vous savez que chez nous c'est un service pour un service rendu. Il me dit : "Qu'est-ce que tu veux ?" Je lui réponds : "Pour moi, rien du tout mais fais quelque chose pour les gens, rends-leur l'église. – Oh, tu y vas fort." Je lui réponds : "mais ce n'est pas pour moi, c'est pour les gens."

Et il a effectivement été élu à une majorité de voix. Je lui ai téléphoné pour le féliciter à l'occasion de son élection. Deux semaines après, il m'appelait […] *: "Pourquoi ne viens-tu pas me voir ? – Et pourquoi je devrais venir te voir ? – Mais pour prendre les clés de l'église !" Pendant quarante ans les gens ont demandé qu'on leur donne l'église. Lui, il ne lui a fallu que deux semaines pour la prendre. Et dans cette église, il y avait le musée des arts populaires. Il y avait des télègues, des sacs, des fourches, des râteaux, des faux. Dans l'église inférieure, il y avait toutes sortes d'animaux empaillés, des lièvres, des chevreuils, des ours, des loups, des renards. Ils ont tout enlevé en deux semaines. Ils ont nettoyé l'église et sont venus m'apporter la clé. Je suis allé voir l'évêque, je lui dis : "Vladyka, voici la clé de l'église. – Quelle église ?" Je lui ai répondu : "On nous a rendu l'église du St Sauveur. – Ce n'est pas possible." Il ne voulait pas le croire. Il me dit : "Mais qu'est-ce que tu as fait ? Je lui réponds : "Je n'ai rien fait. Simplement j'ai mené telle action". Maintenant, on peut dire que c'est l'inverse : les autorités marquent de l'intérêt pour les relations avec le clergé, disons-le ainsi, parce qu'aujourd'hui il y a un vide spirituel, un manque de morale. »*[23]

Des prêtres s'engagent dans l'action politique. C'est le cas, bien connu, du Père Gleb Iakounine, ancien dissident. Pour lui, changement religieux et changement politique se pensent dans un même mouvement. Alors que

22. Il s'agit, en particulier, de redonner une place importante aux laïcs à tous les échelons.
23. Entretien avec le P. I., région de Krasnodar, 13 octobre 2009.

des communautés de base s'étaient développées au cours de la dernière décennie, il crée en 1988, avec des laïcs et d'autres prêtres, un groupe intitulé « L'Église et la perestroïka», qui déclare agir dans le cadre de l'Église parce que « le chemin de la confrontation, du schisme est selon [eux] nuisible et sans aucune perspective pour la vie de l'Église. Le but du mouvement est une action commune pour faire renaître l'Église ; certains prêtres et laïcs décident de faire ce que la hiérarchie ne peut et ne sait pas organiser elle-même. » Parallèlement, il devient député du peuple et participe à la création de trois partis chrétiens.

« En effet, je me suis battu au sein du Patriarcat pour des réformes ; ils m'ont excommunié 80 ans après avoir excommunié Léon Tolstoï, l'homme sans doute le plus célèbre. Ces réformes étaient aussi nécessaires dans l'Église que dans le système politique. Je cherchais à réformer nos mouvements politiques, à construire le mouvement "Russie démocratique", les partis chrétiens, et je considérais aussi que les réformes étaient tout aussi indispensables dans l'Église : celle-ci était en situation de crise tout comme l'État. »[24]

Un autre prêtre connu s'engage : le Père Alexandre Borisov[25], recteur de la paroisse Saint-Côme-et-Saint-Damien dans le centre de Moscou. Pour lui, il s'agit de défendre dans l'arène politique les intérêts de l'Église.

« En 1990 avaient lieu les premières élections démocratiques non seulement au Soviet suprême de l'URSS mais aussi au Mossovet. Mes collègues de l'Académie des sciences m'ont proposé de me présenter au Mossovet. Je ne m'y suis pas opposé et j'ai effectivement été élu. À cette époque, la société et les députés ne connaissaient absolument rien aux choses de l'Église. Ils ont failli convoquer la première session du Mossovet un Vendredi Saint. Et ce n'est qu'après ma proposition de déplacer l'ouverture de la session le Lundi de Pâques que la date a été déplacée. Et il faut dire que la proposition a été accueillie avec enthousiasme et ovations. Mais malheureusement, tout comme le Soviet suprême, le Mossovet a très vite pris une couleur rouge, et en 1993 on en est arrivé à une situation qui a failli conduire à la guerre civile. L'assaut de la Maison Blanche par les tanks a provoqué un choc parmi de nombreux observateurs étrangers. Mais, à ce moment-là, c'était le seul moyen de sauver la Russie de la guerre civile. »[26]

L'année 1991 fut particulièrement importante pour ce prêtre, tant dans sa vie d'homme d'Église que dans sa vie d'homme politique. Après l'assas-

24. Interview de Radio Svoboda 15 ans après la fondation du mouvement « Russie démocratique » (http://www.rumiantsev.ru/interview/5/)

25. Né en 1939, Alexandre Borisov a écrit une thèse de biologie et a travaillé à l'académie des sciences en tant que généticien avant de quitter le travail de recherche scientifique en 1972 et d'entrer au séminaire de Moscou. Il devient diacre en 1973, mais ne sera ordonné prêtre qu'en 1989. Voir sa biographie plus complète sur le site http://krotov.info/spravki/persons/20person/borisov.html

26. http://krotov.info/spravki/persons/20person/borisov.html

sinat du Père Alexandre Men, le 9 septembre, de l'année précédente – rupture dans le temps (*slom vremeni*[27]) pour le Père Alexandre Borisov comme pour tous les disciples du Père Alexandre Men –, il prend la tête de la communauté. Grâce à sa présence au Mossovet, dont l'une des missions est la restitution des églises aux croyants, celle-ci reçoit l'église Saint-Côme-et-Saint-Damien, en plein centre de Moscou. En août 1991, le Père Alexandre Borisov joue un rôle tout particulier.

> *« Quand le putsch a commencé, les ouvriers [chargés des travaux de réhabilitation du bâtiment] se sont frotté les mains :"Les communistes vont revenir* […] *On va vous chasser et nous resterons ici."* […] *Heureusement ce n'est pas arrivé* […]. *J'ai même un peu participé à ces événements. En tant que député du Mossovet, lorsque les troupes sont entrées, c'était le 19, je crois, j'ai immédiatement rédigé un appel au nom du Mossovet*[28]*, qui a été approuvé par le présidium, et nous l'avons distribué aux troupes. J'étais déjà à ce moment-là président de la Société biblique russe et nous avions des évangiles gratuits, édités par une petite maison d'édition et au format de poche, à distribuer. Et il y avait un bus. J'y suis monté* […] *avec une croix* […] *Nous nous sommes approchés des tanks* […] *et nous avons donné aux soldats les évangiles et l'appel du Mossovet. Nous les avons enjoints de ne pas tirer sur leur peuple et leur avons expliqué que les communistes voulaient à nouveau les utiliser à leurs fins propres. »*[29]

Le lendemain de la mort des trois jeunes manifestants écrasés par un tank, il part avec le petit chœur de sa paroisse célébrer une panikhide sur le lieu de la tragédie. Le lendemain encore, il intervient à la Maison blanche comme député du Mossovet. Puis brandissant sa croix, il prend la tête d'une manifestation vers la Place Rouge. Il est suivi d'une foule de 3 000 personnes – dont une dizaine de paroissiens – qui portent le drapeau russe ; des gens de professions très diverses, du chauffeur de taxi au professeur d'université, mais il régnait, dit-il, une unité, celle de gens qui tout à coup se sentaient « libres et responsables ».

> *« C'étaient des gens qui s'étaient dit : "J'ai mis une chemise propre, prêt à être tué. J'y suis allé pour pouvoir répondre à mon fils lorsqu'il m'aurait demandé: "Père, où étais-tu ce jour-là? – j'y étais, je défendais la Maison blanche, je défendais la démocratie."»*[30]

Pour le Père Alexandre Borisov, il s'agit véritablement d'une révolution (qui n'a certes pas éclaté ailleurs qu'à Moscou) et qui a changé la situation

27. Expression d'un croyant, disciple du Père Alexandre Men, interviewé en octobre 2010.
28. « L'appel commençait ainsi : "Chers frères soldats ! Les communistes veulent à nouveau vous lancer contre votre peuple". Le texte se terminait par les mots : "Tu ne tueras point !" » (http://www.egliserusse.eu/blogdiscussion/Archipretre-Alexandre-Borissov-Il-y-a-vingt-ans-l-echec-du-putsch-communiste-en-Russie_a1829.html)
29. Entretien avec le Père Borisov, Moscou, 26 février 2011.
30. *Ibid.*

du pays. « Une nouvelle ère a commencé ». C'est aussi le Père Alexandre Borisov qui a téléphoné au patriarche, lui disant que l'on attendait de sa part une réaction au coup d'État ; on se souvient en effet que celle-ci était attendue[31].

On l'a vu, le Père Alexandre Borisov intervient lors du putsch à la fois comme député au Mossovet et comme prêtre. Son engagement est intimement double. Mais la faible influence politique de l'Église au début des années 1990 fait que nombre de prêtres-politiciens ne représentent pas tant les intérêts de l'Église (ou du moins de la hiérarchie) que ceux de leur parti. Les prêtres-députés qui ont un poids politique, comme le Père Gleb Iakounine, commencent à gêner le Patriarcat, car ils insistent sur la compromission d'une partie de la hiérarchie. Gleb Iakounine et Viatcheslav Polossine sont mis en disponibilité ; le premier sera par la suite excommunié, alors que le second se convertit à l'islam. Le 2 octobre 1993, le Saint-Synode décide d'interdire au clergé de participer à l'activité des partis politiques et de se présenter aux organes représentatifs.[32]

2.2. Prendre ses distances avec l'Église orthodoxe

La convocation d'un Concile en 1988, la mort du patriarche Pimène en 1990, l'arrivée d'un nouveau patriarche et les évolutions du système avaient pourtant engendré l'espoir de certains prêtres que l'Église allait, elle aussi, changer. « Le nouveau patriarche, c'est le Eltsine religieux. Dans l'Église commence la "perestroïka" », affirmait l'un d'eux en 1991 (cité par M. Ardov, 2008, p. 503). Cependant, la suite des événements en déçut d'autres. Certains prêtres se sont progressivement éloignés de l'Église, comme le Père Innokenti Pavlov.

L'autobiographie de ce dernier révèle très tôt son esprit indépendant. Né en 1952, ayant reçu une éducation chrétienne, Sergueï (son prénom de naissance) tente par deux fois, sans succès, d'entrer au séminaire, en 1972 et 1973. Il enchaîne alors les petits métiers, qui lui permettent de continuer sa formation théologique en autodidacte et de fréquenter l'Église. Alors qu'il avait commencé des études de droit, il rencontre en 1977, grâce à un archimandrite de l'Église d'Antioche, le métropolite Nikodim Rotov, qui lui permettra d'entrer au séminaire, puis à l'académie de Leningrad. Le recteur de celle-ci, l'actuel patriarche Kirill, l'oriente vers l'étude de l'histoire de l'Église ; sa thèse, soutenue en 1983, porte sur la période soviétique (jusqu'en 1970) et touche en particulier la question du Concile de 1917-1918. Celle-ci a été publiée mais Innokenti Pavlov précise « les

31. Le patriarche, auquel on a reproché sa lenteur à intervenir, condamnera le coup d'État.
32. Aujourd'hui, les hiérarques et les prêtres de l'Église orthodoxe russe peuvent à nouveau se présenter aux élections, et en particulier aux élections parlementaires, mais seulement sous certaines conditions, « en cas d' "extrême nécessité religieuse" » (par exemple, pour éviter un schisme au sein de l'Église).

rédacteurs peu consciencieux ont omis, malgré ma demande insistante, un passage de mon travail qui parlait des répressions à l'égard du clergé et des laïcs engagés avant la Seconde guerre mondiale (c'était en 1987-1988, un moment où pourtant il était déjà possible d'en parler ouvertement !). J'ai alors demandé que mon nom soit enlevé de cette édition, ce qui a été fait » (Pavlov, 2006, p. 3). Sa thèse expliquait en substance que « le Patriarcat de Moscou, formé en 1927, ne pouvait pas être considéré comme l'héritier légitime de la Direction Ecclésiastique qui avait précédé… Sans retour aux normes de la vie religieuse définies lors du Concile de Moscou de 1917-1918, on ne peut pas parler de renaissance religieuse, ni de canonicité de l'Église orthodoxe russe ». Appelé à rester dans le milieu ecclésiastique en tant qu'enseignant d'histoire religieuse, Sergueï devient moine, puis prêtre en 1983, sur la suggestion de Kirill.

> *« Bien que le recteur de l'académie de Leningrad fût formellement mon supérieur, il était déjà très loin de moi sur le plan spirituel. Et c'est pourquoi je désirais sincèrement que les mains qui seraient imposées sur moi soient celles du métropolite Antonij, un homme certes cassé par le système soviétique, mais qui avait tout de même avec moi une proximité culturelle, mentale ou, comme je le disais en plaisantant à des proches, une proximité de "classe". »* (*Ibid*., p. 5)

En 1987, il entre au département des relations extérieures du patriarcat de Moscou en tant que rédacteur (*referent*) sur les questions théologiques et prépare de nombreuses conférences internationales ; il s'occupe des relations avec l'Union des Sociétés Bibliques. À celui qui le soupçonnerait de compromission avec le pouvoir soviétique, il répond que son absence de carrière dans la hiérarchie prouve qu'il n'en est rien. Il regrette néanmoins de ne pas avoir soutenu le Père Gleb Iakounine dans sa volonté de purifier l'Église.

> *« La conscience religieuse m'a conduit en octobre 1993 à quitter le département des relations extérieures* [du Patriarcat de Moscou]*, même si le décret concernant mon licenciement ne date que de septembre 1994. Même si je n'ai éprouvé aucune euphorie au moment des événements d'août 1991, il me semblait que grâce aux nouvelles possibilités d'activité religieuse qui étaient offertes, à ce moment-là et plus tard, on pouvait commencer à espérer une vie religieuse plus saine et également un retour de l'Église dans la tradition canonique. Mais l'année qui a suivi l'effondrement de l'URSS a clairement montré que la hiérarchie du patriarcat de Moscou qui avait goûté à un pouvoir illimité sur l'Église et qui avait su prouver au cours de cette période combien elle pouvait être utile à l'État russe n'était prête, à aucun prix, à revenir à l'esprit et la lettre du Concile de Moscou de 1917-1918. »* (Pavlov, 2006, p. 7)

Certains quittent l'Église pour d'autres juridictions, comme le Père Gleb Iakounine, le Père Alexeï Averianov, cité plus haut, ou encore le

Père Mikhaïl Ardov[33] qui rejoignent l'ancienne Église des catacombes ou l'Église orthodoxe hors frontières. Baptisé en 1964 alors qu'il ne connaît rien, dit-il, à l'histoire tragique de l'Église au XX^e^ siècle, ce dernier est ordonné diacre puis prêtre en 1980. Il découvre une Église tout juste autorisée et asservie au pouvoir, mais dans la mesure où il est envoyé dans des paroisses rurales des éparchies de Moscou et Iaroslavl, il se sent plutôt libre et reste dans l'Église. « On ne me demandait ni de participer à la lutte pour la paix ni de louer le pouvoir soviétique. Comme nous étions en dehors de tout contrôle, nous sautions les passages des grandes allocutions patriarcales qui avaient une connotation politique et qui marquaient la loyauté de l'Église à l'égard du pouvoir » (Ardov, 2008, p. 515). Il est alors convaincu que dès que l'Église acquerra sa liberté par rapport au pouvoir, celle-ci pourra commencer le nécessaire processus de repentir et de purification, demandé par l'Église orthodoxe hors frontières, et qu'un synode local sera réuni avec la participation de cette dernière. À la fin des années 1980, tout ceci lui semble possible; les chrétiens des catacombes sortent de la clandestinité et certains rejoignent les rangs de l'Église orthodoxe hors frontières (EOHF), de plus en plus présente sur le territoire soviétique. Le Père Mikhaïl Ardov n'entretient aucune activité purement politique; il insiste sur le fait qu'il n'a jamais eu d'activité civique. « Le religieux a toujours été pour moi ce qu'il y a de plus important. Je n'ai jamais rien espéré du pouvoir », explique-t-il. Mais il attend des changements dans l'Église. En août 1991, au moment même du coup d'État, plusieurs membres de l'Église orthodoxe, le Père Arkadi Chatov, le Père Artemi Vladimirov, l'higoumène Ioann Ekonomtsev, et le Père Mikhaïl Ardov, rencontrent trois membres de l'EOHF (Viktor Potapov des États-Unis, le Père Nikolaï Artemov d'Allemagne et le protodiacre German Ivanov-Trinadtsaty de France) dans les locaux du Mossovet ; la discussion tourne autour de la nécessité d'un repentir pour la collaboration avec les sans-dieu, le rejet du passé « sergianiste »[34] et la nécessité de canoniser les nouveaux martyrs. Pourtant, alors qu'en 1991 est créée une commission du Soviet suprême pour l'étude des archives du KGB et que, début 1992, des rapports secrets sur certains hiérarques de l'Église orthodoxe russe sont découverts, le synode des évêques convoqué début avril 1992 n'appelle pas au repentir.

> *« Après ce synode, j'ai compris qu'il m'était impossible de rester dans l'Église du patriarcat de Moscou. Je n'avais aucun remords et je ne me considérais absolument pas comme un traître. Je regrettais simplement d'avoir à quitter mes paroissiens et l'église que j'avais passé beaucoup de temps à aménager. »* (Ardov, 2008, p. 517)

33. Entretien avec le Père Mikhaïl Ardov, 1^er^ novembre 2010, Moscou.

34. Du nom du métropolite Serge qui déclare en 1927 : « Nous voulons être orthodoxes et en même temps reconnaître l'Union soviétique pour notre patrie civile dont les joies et les succès sont nos joies et nos succès, et dont les échecs sont nos échecs » .

3. L'engagement au rythme du religieux

Une partie des prêtres interrogés placent l'histoire de l'Église dans les bouleversements sociopolitiques du tournant des années 1980. D'autres, en revanche, situent le temps de l'Église en dehors du temps du politique, ou du moins prennent leurs distances par rapport au monde. Les formes d'engagement renvoient souvent à la position prise par les directeurs spirituels de ces prêtres et de façon générale à des familles spirituelles[35]. Cette attitude différenciée interfère avec une question théologique majeure qui est celle des relations à la culture, et qui divise les croyants tout autant voire plus que le rapport au régime soviétique, puis post-soviétique. Si l'on reprend la typologie classique de R. Niebuhr entre christianisme et culture (Niebuhr, 2001), on observe en Russie au moins deux types (au sens idéal-typique) : celui du « Christ de la culture », qui s'inscrit dans la veine de Berdiaev ou Boulgakov et qui cherche une harmonisation du Christ à la culture (Bathrellos, 2010, p. 105) ; et celui, sans doute dominant, du « Christ contre la culture », qui condamne la culture jugée corrompue et qui est particulièrement présent dans le monachisme.

3.1. Le temps de l'Église hors du temps politique

Le millénaire du baptême de la Russie est souvent considéré comme un événement spirituel inscrit dans les prophéties de saints, comme celle, par exemple, de Jean de Kronstadt annonçant le renouveau sur les ossements des martyrs, ou encore de Dimitri de Rostov :

> *« On appelle le millénaire du baptême de la Russie* (Rous) *le deuxième baptême de la Russie. Et c'est effectivement le cas. Des personnes qui n'étaient pas baptisées, qui ne croyaient pas en Dieu et qui avaient perdu la mémoire historique, se sont mises à aller dans les églises – du moins celles qui restaient – et on a vu commencer à se réaliser la prophétie selon laquelle éclats de bois et débris seront réunis et la Russie orthodoxe renaîtra. »* (*Poslednij Starec*, 2007, p. 487)

Les événements perdent alors leur importance conjoncturelle. Les témoignages de prêtres visionnaires se multiplient, soulignant que le temps de Dieu est au-dessus de l'histoire[36]. De nombreux moines se mettent en retrait. Dans les séminaires, les futurs prêtres restent en dehors du temps. Tel est le témoignage d'un prêtre, issu d'une famille de prêtres, à Krasnodar.

35. Sans doute serait-il intéressant de comprendre les lignes sociales qui différencient les engagements. Faudrait-il les lier aux moments de la conversion? La recherche qualitative que nous avons menée et les entretiens que nous avons effectués ne permettent pas d'émettre des hypothèses sur des corrélations possibles entre tel groupe — que ce soit en termes d'origine sociale ou de situation géographique — et tel mode d'engagement. Une étude quantitative nous donnerait certainement la possibilité d'avancer dans le questionnement.
36. Sur la question du temps, voir Le Goff, 1960.

« Quand nous sommes arrivés tous les trois au séminaire, c'est comme si nous étions tombés dans le giron du Christ, parce que la vie est tout autre derrière les murs de la Laure. Il arrive même qu'à l'extérieur des murs de la Laure, qu'à Sergiev Posad le vent souffle et qu'il y ait même un peu de tempête, et qu'à l'intérieur, ce soit le calme et le silence : c'est la tradition séculaire, elle se perpétue. C'est bien sûr une atmosphère particulière. Nous sommes reconnaissants envers Dieu pour les quatre années que nous y avons passées. Pendant ces années de séminaire, il y a eu 1993. Quand les tanks ont tiré sur la Maison des Soviets, ce fut terrible. Et nous, nous étions comme dans le giron du Christ pendant ces années-là.

– Dites-moi, en 1991, au séminaire, est-ce que vous discutiez de ce qui se passait dans le pays ? Quelle était votre attitude ? Vous aviez peur ?

– Non, nous n'avions pas peur, vous savez, quand je vous ai dit que nous étions comme dans le giron du Christ, nous étions dans un tout autre monde, nous avions soif de vie spirituelle ; et tout ce qui se passait là-bas, cela se passait comme à côté de nous. Comme à côté de nous parce qu'il y a des fondations séculaires. »[37]

Cette posture fréquente chez les prêtres et surtout les moines traduit avant tout la difficulté à inscrire l'Église orthodoxe dans l'histoire. « Dépourvu d'une relation féconde et créative avec le passé et le présent de l'histoire, ayant assimilé la tradition au conservatisme, imprégné d'un amalgame contradictoire d'adoration de l'antiquité grecque et d'exaltation de l'Empire chrétien d'Orient (Byzance), enfermé dans une conception qui fait de l'Église le protecteur et le garant de la continuité nationale et de l'identité culturelle, on a du mal à articuler un discours théologique sérieux et conséquent ou à participer de façon active à la formation du monde contemporain », explique ainsi Pantélis Kalaïtzidis (2010, p. 8).

3.2. Un engagement pour la renaissance de l'Église

On ne saurait néanmoins considérer que le prêtre se retire de tout engagement. Celui-ci, en revanche, peut porter exclusivement sur les besoins de l'Église, évalués en dehors de toute relation au pouvoir politique. Âgé de 30 ans au moment du coup d'État, le Père Kl. se souvient :

« La perestroïka fut pour moi une période d'intense activité religieuse. À ce moment-là, je m'intéressais peu aux événements politiques dans le pays. Il y avait suffisamment de choses à faire dans la communauté. En 1991, je suis devenu prêtre. En 1993, je devenais recteur d'une paroisse dans la banlieue de Tomsk. Les années 1990 ont été activement consacrées à la formation de la communauté religieuse.

Au moment du putsch, je me trouvais dans un village perdu… J'y étais diacre. J'y étais venu avec un hiéromoine pour la saison de la récolte de

37. Entretien avec le Père D., Krasnodar, 12 octobre 2009.

maïs. On y célébrait différents services, on baptisait. Le Père confessait les croyants. Je m'occupais exclusivement des affaires de l'Église. »[38]

Quant au Père Nikolaï Tchernychev, prêtre à l'église Saint-Nicolas-de-Klenniki[39], il considère que beaucoup de choses se sont passées dans les années 1980 et au début des années 1990 ; mais il précise toutefois que tous ces événements « ne sont pas du tout politiques. Ils sont spirituels, liés au renouveau de l'Église, à la renaissance des lieux de culte. [Ils me concernent] en tant que peintre d'icônes, puis prêtre… »[40]. Il parle, en particulier, du retour à l'Église orthodoxe russe du monastère Saint-Daniel[41], qui deviendra le siège du patriarcat. Au-delà de la dimension institutionnelle de l'événement, son retour est pour beaucoup de croyants un moment essentiel de leur vie personnelle : des chrétiens orthodoxes de toutes générations et de toutes catégories sociales viennent alors nettoyer ce qui était une « vraie décharge, au sens propre du terme »[42]. S'agissant du Père Nikolaï Tchernychev, alors qu'il est appelé à faire son service militaire et qu'il craint d'être éloigné de Moscou, il peint, sur la recommandation de son directeur spirituel, une icône du prince Daniel – ce sera la première du monastère –, et c'est en priant avec elle que son vœu sera exaucé : il restera à Moscou. Les années 1980-1990 sont, pour lui, des années « paradoxales ».

« Alors qu'on nous expliquait que rien ne va, de grandes joies nous arrivaient. On apprenait que tel prêtre extraordinaire avait reçu une église […] *Croyez-moi, ce n'était pas une façon de fuir la vie. La vie du pays, c'était la restauration de ce qui avait été détruit, la restauration de ce qui avait été pratiquement anéanti. Et nous considérions que notre place, c'était précisément d'être au service de ce travail de restauration. »*[43]

Il explique ses travaux de restauration dans les monastères dévastés, il raconte aussi comment les croyants ont récupéré l'église Saint-Nicolas-de-Klenniki, qui jusqu'alors était occupée par des bureaux du Komsomol. Lors du transfert de propriété, à aucun moment, souligne-t-il, il n'y a eu de scandale, de violence. « Les gens qui travaillaient au Komsomol sont devenus croyants, ils se sont mis à aller à l'église et à prier… C'est les larmes aux yeux qu'ils ont vu la renaissance de l'église. » Les responsables du Komsomol « souffraient régulièrement de migraine dans les bureaux

38. Réponses de P. Kl. à des questions posées par mail en mars 2011.
39. Né en 1959, le père Nikolaï Tchernychev a été baptisé par le protoprêtre Aleksandr Kulikov en 1978. Ayant fait des études d'art, il devient peintre d'icônes et restaure des fresques à partir de la deuxième moitié des années 1980. Il fait des études au séminaire de Moscou entre 1988 et 1991, est ordonné diacre en 1989 et prêtre en 1992 (http://www.klenniki.ru/duxovenst/7-rnikolay-chern/2-st46)
40. Entretien avec le Père Nikolaï Tchernychev, Moscou, 28 février 2011.
41. Celui-ci est rendu à l'Église orthodoxe russe en 1983, avant la perestroïka, et sera restauré pour les festivités du millénaire en 1988.
42. Entretien avec le Père S., Moscou, 25 février 2011.
43. Entretien avec le Père Nikolaï Tchernychev, Moscou, 28 février 2011.

qu'ils occupaient, en particulier dans ceux qui se trouvaient dans la partie occupée jadis par l'autel ; c'est qu'ils n'étaient pas à leur place, il fallait qu'ils quittent les lieux. Certains ont aidé à la restauration de l'église, en particulier par des dons »[44].

S'agissant du politique, celui-ci est considéré sans importance, superficiel. La loi sur la liberté de conscience de 1990, dont les séminaristes étaient tout de même appelés à parler dans les établissements théologiques, n'a pour le Père Nikolaï aucune signification. La conscience est pour lui la « voix de Dieu ». Comment la loi pourrait-elle de l'extérieur influer sur la profondeur du cœur ? C'est ce qu'ont tenté, en vain, les régimes totalitaires. Quant au coup d'État, qui arrive l'année où naît son second fils, il l'apprend par hasard dans le train de banlieue alors qu'il revient de la liturgie de la Transfiguration et qu'il se dirige vers la datcha du Père Alexandre. Il s'inquiète alors des difficultés qui iront croissantes pour trouver des produits d'alimentation, « mais nous savions que nous allions dans un lieu magnifique, où non seulement nous nous reposerions, mais où nous peindrions une iconostase. Nos pensées étaient avant tout occupées par cela. Notre vie était pleine de la vie de l'Église.»

3.3. De l'escapisme à la critique du pouvoir au nom du religieux

En fait, la position du prêtre oscille fréquemment entre l'affirmation d'une distance par rapport au politique, une sorte d'« exit option », et la critique, au nom d'une vision religieuse de l'homme, de la politique menée par le pouvoir. L'escapisme[45] peut donner lieu à des récits eschatologiques, tournés vers la fin du monde, très fréquents au début des années 1990. Des prêtres insistent sur la prière et la nécessité de s'en remettre à la volonté de Dieu.

> *« Tu te lèves un matin. À la télévision et à la radio, il n'y a que du Tchaïkovsky et dans les rues circulent des tanks… Tu as l'impression que c'est la fin du monde… Le pays s'est effondré, mais il n'y a pas eu de guerre civile, ce qui est bien en soi.*
>
> *Le coup d'État a eu lieu à la fête de la Transfiguration. C'était significatif. On priait, on allait à l'église en longeant les tanks… Il y avait la peur de l'inconnu. Mais tout le monde gardait son calme et se reposait sur la volonté de Dieu. Certains disaient qu'il fallait fuir à la campagne, qu'il fallait quitter la ville. Aujourd'hui, on réagirait sans doute différemment. On achèterait un billet et on partirait au loin. »*[46]

44. *Ibid*.
45. Terme employé par Goren Hyden, à propos des paysans tanzaniens, qui signifie un repli hors de l'État (1985, p. 93).
46. Entretien avec le P. S., 25 février 2011, Moscou.

Mais cette réaction n'empêche pas de dénoncer la politique de l'État. Beaucoup sont affectés par l'effondrement de l'URSS. Alors que celui-ci n'avait pas encore eu lieu, à la question s'il fallait prier pour Mikhaïl Gorbatchev, le Père Pavel Grouzdev[47] aurait répondu: « Dieu a ordonné que l'on prie aussi pour ses ennemis », intriguant son auditoire (*Poslednij starec*, 2007, p. 488). Le Père S. pense aux paroissiens dont les parents vivent dans les pays baltes et avec lesquels ils ont plus de mal à communiquer ; il considère que c'est une décision prise par les élites sans l'avis de la population. Pour ce même prêtre, l'éclatement de l'URSS est une tragédie pour l'Église dont le territoire est désormais éclaté entre plusieurs pays. En 1991, les croyants ont éprouvé un « sentiment de catastrophe » ; Boris Eltsine était considéré comme un « sovok », un « homme absolument soviétique » : « On sentait qu'il n'était pas sincère, et l'histoire l'a confirmé… On savait très bien que l991 ne signifiait pas la victoire de la démocratie. » Les agissements de Boris Eltsine et de son entourage étaient critiqués de même que ceux d'Alexandre Routskoï et de Rouslan Khasboulatov. C'était un temps de crise économique:

> *« C'était bien sûr aussi la crise et nous sommes très reconnaissants à l'Église d'avoir su trouver pour nous les dernières ressources et de nous avoir formés au séminaire et à l'académie. Il n'y avait rien à manger. Un jour, on a mangé des pommes de terre et des tomates au sel : c'est tout ce qu'il y avait. C'était vraiment dur. »*[48]

Le Père S. se souvient de l'aide d'associations chrétiennes, en 1992-1993, comme l'Aide à l'Église en détresse. « On a mesuré notre pointure de pieds et nous avons tous reçu un cadeau personnel du pape : une paire de bottes en cuir.»[49] Il condamne le mépris du pouvoir à l'égard des retraités, son approche non chrétienne de l'homme, mais aussi les restrictions budgétaires massives dans le domaine de la recherche et de l'art. La critique du prêtre est tout autant motivée par son attachement familial que par son engagement dans l'Église, car c'est le déclin social de ses propres parents qu'il déplore.

> *« Les gens avec lesquels nous travaillions, c'étaient avant tout des personnes âgées. Et nous avons vu de nos propres yeux les gens mourir, les gens quitter ce monde. On ne payait pratiquement plus les retraites et leurs économies ont fondu du jour au lendemain. Il ne leur est rien resté. C'est toute une génération… La génération de mes parents. Mon père travaillait à l'académie des sciences. Quel coup terrible ! Un homme respectable, ayant un doctorat d'État, il s'est tout d'un coup retrouvé sans salaire. Ils*

47. Né en 1910, le père Pavel Grouzdev a vécu toute sa jeunesse dans les monastères. Fol en Christ, il ne fera pas son service militaire. En 1941, il est arrêté et envoyé plusieurs fois au Goulag, jusqu'à sa libération en 1954. En 1958, il devient prêtre et en 1961, moine dans la région de Rybinsk. Il est élevé au rang d'archimandrite en 1983. Il meurt en 1996.
48. Entretien avec le P. S, 25 février 2011, Moscou.
49. *Ibid*.

se sont mis à cultiver des légumes à la datcha. C'est quoi, ça ? À mon sens, penser au pays sans respecter l'homme dans sa dignité de personne, c'est tout simplement antichrétien. »[50]

Mais pour montrer que le temps de l'Église n'est pas le temps du politique, il précise que cette période d'effondrement social et politique est aussi une période de réveil religieux, avec un essor de la littérature religieuse. Il parle avec enthousiasme de ce temps où « chaque jour, on pouvait lire quelque chose de nouveau ».

3.4. « Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »

Pour Veniamin Vladimirovitch Simonov, également higoumène Filipp, les années 1980 se sont écoulées paisiblement. « Personne ne nous cherchait d'ennuis. Le pouvoir commençait à fermer les yeux sur un certain nombre de choses. »[51] Contrairement au sens commun, en 1988, les célébrations du millénaire, qui ont concerné, selon lui, avant tout la hiérarchie de l'Église, ne l'ont pas marqué. En revanche, la mort de Pimène en 1990 signifie pour lui une vraie frontière dans la vie de l'Église, tout comme la mort de Brejnev, en 1982, avait signé la fin d'une époque — il considère d'ailleurs que « 1991 n'a pas commencé en 1991, mais en 1982 », car c'est à ce moment-là que le pays a perdu sa stabilité.

« J'ai été marqué par la mort du patriarche Pimène. Nous l'aimions beaucoup. C'était effectivement un grand homme de prière [molitvennik]*… Il faisait d'intéressants sermons, souvent inattendus, qui étaient très consistants. Et il avait une belle manière de célébrer… C'était étonnant. Il avait été maître de chœur* [regent] *et sa façon de faire correspondre le texte, la musique et le sacré le distinguait bien sûr de tous les autres…Sa mort marque une frontière… »*[52]

L'higoumène Filipp appartient à la mouvance traditionaliste rigoriste. Il regrette aujourd'hui les changements qui sont intervenus dans le canon de la liturgie, la réduction d'une heure du temps des Vigiles qui ne se terminent plus à 21h, mais à 20h. Au monastère Saint-Daniel, les vigiles durent quant à elles quatre heures, jusqu'à 22 h, et personne n'a rien à y redire, tout le monde y est habitué, souligne-t-il. Selon lui, le salut sera donné à un petit nombre d'élus, au petit troupeau (*maloe stado*) qui trouvera son salut précisément dans le respect des canons de l'Église. D'une grande exigence intellectuelle et spirituelle, il insiste sur la nécessité du professionnalisme et du savoir. Il critique, par ailleurs, la nouvelle génération de hiérarques qui est liée au Conseil Mondial des Églises et prône l'« esprit œcuménique ». S'agissant des relations avec l'État, il considère que « l'Église, ce n'est pas que la hiérarchie ecclésiastique, qui de par sa

50. *Ibid*.
51. Entretien avec le Père Veniamin, le 1er mars, Moscou.
52. *Ibid*.

position devrait entretenir des relations avec l'État et ne peut pas vivre complètement en dehors de l'État ». Ce sont aussi les prêtres et le peuple croyant, qui ont, eux, une autre position à tenir. Pour lui, il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu[53].

L'homme agit à la fois dans la vie religieuse et dans la vie politique, sans que ses deux engagements ne semblent interférer. De 1992 à 1997, il est l'économe d'un monastère de l'éparchie de Moscou. À partir de décembre 1995, il devient vice-président du Fonds missionnaire de l'Église orthodoxe russe, puis du département des Missions du Patriarcat. Par ailleurs, sous son identité laïque de Veniamin V. Simonov, il est un économiste reconnu de longue date. Il a travaillé à la fin des années 1980 au ministère du Commerce extérieur, puis à partir de 1996 à la Bourse monétaire interbancaire de Moscou. Tout en étant professeur dans de prestigieuses institutions, il est aujourd'hui le chef de l'inspection des contrôles des dépenses du budget fédéral pour la science et l'éducation à la Cour des comptes de la Fédération de Russie.

Conclusion

Le contexte institutionnel, qu'il soit religieux ou politique, joue, de façon variée, dans les vies de prêtres. Et tous ne conçoivent pas les changements, et leur engagement, de la même façon. Les uns insistent sur la dimension spirituelle des bouleversements ; les autres ne peuvent pas penser l'évolution de l'Église en dehors de l'histoire sociale et politique. Les temporalités sont elles-mêmes plurielles. Si l'évolution de l'institution ecclésiale est intimement liée aux événements politiques, ceux-ci ne sont pas toujours des jalons significatifs dans la vie des croyants. Sur fond de réformes et de tournants institutionnels, ce sont les rencontres qui conduisent aux ruptures biographiques. Le temps religieux est d'ailleurs moins scandé par l'événement que celui du politique ; il échappe en partie à la conjoncture, dans la mesure où le croyant s'inscrit dans une histoire du salut qui le surplombe. Comme le souligne Maurice Halbwachs, « il faut distinguer un certain nombre de temps collectifs, autant qu'il y a de groupes séparés… La conscience individuelle n'est que le lieu de passage de ces courants, le point de rencontre des temps collectifs » (1947, pp. 5, 24). Et c'est le jeu « entre les aventures collectives et les destins individuels de tous ces temps au sein du Temps » qui éclaire l'histoire (Le Goff, 1960, p. 428).

53. « Voz'mi imenie svoe i razdaj niščim » - Khorošemu molitveniku Bog vsegda podast - Igumen Filipp (Veniamin Vladimirovič Simonov), http://af0n.ru/o-Filipp-Vozmi-imenie-svoe-i-razdaj-nishim-Horoshemu-molitvenniku-Bog-vsegda-podast-Igumen-Filipp-Veniamin-Vladimirovich-Simonov

Bibliographie

Ardov Mikhail (2008), *Vse k lučšemu… Vospominanija. Proza*, Moskva, B.S.G.-Press.

Aver'janov Aleksej (1989), « Vosstanovlenie Optinoj Pustyny », *Russkaja Mysl'*, 03.03.

Bathrellos Dimitrios (2010), « Typologie des rapports entre christianisme et culture selon H.Richard Niebuhr et la théologie orthodoxe contemporaine », *Istina*, LV, n° 1, janvier-mars, pp. 97-107.

Beaud Stéphane (1996) , « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l''entretien ethnographique' », *Politix*, vol. 9, n° 35, pp. 226-257.

Bessin Marc, Bidart Claire & Grossetti Michel, dir. (2010), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris : La Découverte, coll. « Recherches ».

Demazière Didier, Samuel Olivia, éd. (2010), « Les parcours individuels dans leurs contextes », *Temporalités*, n° 11.

Halbwachs Maurice (1947), « La mémoire collective et le temps », *Cahiers internationaux de sociologie*, pp. 3-31.

Hervieu-Léger Danièle (1993), *La religion pour mémoire*, Paris : Cerf.

Hervieu-Léger Danièle (2001), *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris : Flammarion.

Hyden Goren (1985), « La crise africaine et la paysannerie non capturée », *Politique africaine*, n° 18, pp. 93-112.

Kalaïtzidis Pantélis (2010), « La relation de l'Église à la culture et la dialectique de l'eschatologie et de l'histoire », *Istina*, LV, n° 1, janvier-mars, pp. 7-25.

Knox Zoe (2005), *Russian Society and the Orthodox Church: Religion in Russia After Communism*, London; New York: Routledge Curzon.

Le Goff Jacques (1960), « Au Moyen-Age : temps de l'Église et temps du marchand », *Annales*, vol. 15, n° 3, pp. 417-433.

Le Pape Loïc (2010), « "Tout change, mais rien ne change". Les conversions religieuses sont-elles des bifurcations ?», in Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris : La Découverte, pp. 212-223.

Marshall Ruth (2008), *Political Spiritualities : the Explosion of Pentecostalism in Nigeria*, manuscrit.

Mitrokhin Nikolaj (2004), *Russkaja pravoslavnaja Cerkov' : sovremennoe sostojanie i aktual'nye problemy*, Moskva : Novoe Literaturnoe Obozrenie.

Niebuhr Richard (1951), *Christ and Culture*, New York, Harper Collins [rééd.: 2001].

Pavlov Innokentij (2006), « Avtobiografija Innokentija Pavlova », Moskva, 30.07-12.08; http://inn-pavlov.narod.ru/biogrp.htm

Pelkmans Mathijs (2009), *Conversion after socialism. Disruptions, Modernisms and Technologies of Faith in the Former Soviet Union*, Oxford: Berghahn Books.

Poslednij Starec (2007), Iaroslavl: Centr Pravoslavnoj kul'tury svjatitelja Dimitrija Rostovskogo.

Revel Jacques (1996), « Micro-analyse et construction du social », in Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris: EHESS-Gallimard-Seuil, 1996, pp. 15-36.

Rousselet Kathy (1990), « Les groupes religieux informels », *Politique Étrangère*, vol. 55, n° 4, pp. 823-829.

Rousselet Kathy (1993), « Le mouvement des fraternités orthodoxes en Russie », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 24, n° 3-4, pp. 121-138.

Sergazina Ksenia (2005), « La renaissance de la culture religieuse : une paroisse de l'Église orthodoxe russe dans les environs de Moscou », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 36, n° 4, pp. 43-68. .

Zambiras Ariane (2010), *La politique inspirée : Religion et imaginaire politique aux États-Unis*, thèse sous la direction de Danièle Hervieu-Léger, Paris : EHESS.